

Au Chapitre Général de l'OCSO,  
réuni à la Domus Pacis, Assise

1<sup>er</sup> septembre 2022

Chères Révérendes Mères, chers Révérends Pères,

Au cours des deux dernières années, je n'ai cessé de me référer à un livre écrit par Stephen Lloyd-Moffet, intitulé *Beauty for Ashes* [*Au lieu des cendres, la beauté*]. L'auteur y raconte la vie de l'évêque Meletios Kalamaras, né en 1933, devenu moine à l'âge de vingt et un ans. Nommé secrétaire du Saint-Synode, il partit s'installer à Athènes en 1968. Des jeunes se rassemblèrent autour de lui, aspirant à un renouveau de l'Eglise et à une vie monastique radicale. Une communauté naquit. En 1979, Frère Mélétiós se rendit avec un groupe de douze personnes au Mont Athos. Leur intention était de s'y installer mais ce projet n'aboutit pas: Mélétiós fut nommé évêque de Preveza, près de l'ancienne Nikopolis. Il assumait la charge de l'épiscopat tout en restant pleinement moine. A son arrivée, le diocèse était plongé dans le scandale. Avec le temps, une transformation s'était opérée, comme le suggère le titre du livre. Cela parle à nos cœurs. En effet, qui n'a pas fait l'expérience de voir quelque chose de cher réduit en cendres, puis d'espérer que, d'une manière ou d'une autre, une nouvelle beauté puisse surgir des cendres, à la manière du Phoenix ? Comment s'y est pris Mélétiós ? Donner une réponse exhaustive prendrait trop de temps. Je me contenterai de souligner une clé de lecture qui est à la base de tout le reste. « L'Eglise, insistait Mélétiós, est un mystère divin et doit être comprise comme telle. Lorsque l'élément humain l'emporte sur le divin, l'Eglise ne s'épanouit pas ». « L'anthropocentrisme, écrivait-il en 2001, tue l'Eglise et sa vie ».

Certes, ces mots sont durs mais ce sont des mots que nous avons besoin d'entendre car nous vivons dans un monde égocentrique. Je ne veux pas dire par là que notre monde est plus méchant ou plus vaniteux qu'auparavant mais qu'il s'est tellement éloigné de toute notion de transcendance que la seule référence dont il dispose en matière existentielle est subjective.

Il ne s'agit pas seulement d'une tendance propre au monde profane. Nous pouvons l'observer également dans l'Eglise. Le plus souvent, cette tendance part d'une bonne intention. Par exemple, j'ai récemment été confronté à une nouvelle traduction du Psautier liturgique en langue vernaculaire. Le pronom masculin singulier de la troisième personne - *il* - avait été pratiquement éliminé et remplacé soit par des formes inclusives, soit par le *tu* de la deuxième personne, comme si le texte s'adressait à la personne qui le récite. On pourrait se demander : n'est-ce pas admirable de pouvoir ainsi dépasser les préjugés sexistes, de permettre à tous, femmes et hommes, de se reconnaître dans le texte sacré ? Oui, certainement, si c'est nous-mêmes que nous cherchons. Pour nos mères et nos pères dans la foi, ce n'était pas le cas. Ce qu'ils cherchaient dans le Psautier, ce n'était pas leur propre reflet mais l'image du Christ, Notre Seigneur. Par des modifications comme celles que je viens de signaler, cette image est réduite à un palimpseste sur lequel s'impose notre image de nous-mêmes.

Cet exemple banal est symptomatique d'une tendance notable dans la vie de notre Ordre également. Les cinq ou six dernières décennies ont été marquées par des adaptations audacieuses. Porté par le vent de *Gaudium et Spes* soufflant dans ses voiles, l'Ordre est entré de plain-pied dans l'ère postconciliaire. Les efforts d'adaptation ont été considérables. De belles initiatives ont été menées à bien. Certaines choses précieuses ont été jetées par-dessus bord. Le trafic maritime était tel à cette époque que l'on risquait fort d'être entraîné par un même courant, parfois sans prêter attention à l'Etoile du matin, qui révèle la fin du voyage.

L'inculturation représente une autre forme d'adaptation. Nous la considérons comme quelque chose d'exotique du fait de l'effort des missionnaires dans des régions éloignées pour apprendre de nouvelles langues et coutumes. C'est certainement un aspect. Entreprise de manière délibérée, cette inculturation peut porter de riches fruits pour le bien. Or, je me demande si nous avons été suffisamment vigilants quant à une autre inculturation, plus insidieuse celle-ci. Elle consiste à céder progressivement à la mentalité d'un monde pour lequel *Dieu* a cessé d'être une notion significative. Un critère de discernement nous a été donné par Mère Cristiana Piccardo qui écrivait en 1999 :

L'inculturation la plus significative qui nous est demandée est sans doute celle de rester fidèles à notre propre charisme monastique, tout en écoutant attentivement ce que nous dit l'église locale. Oui, l'inculturation signifie l'attention aux richesses de la vie et de la culture locales. Mais plus fondamentalement encore, cela signifie introduire la nouveauté de l'Évangile dans la culture locale comme un levain vivant et aimant

Parmi *Les instruments des bonnes œuvres*, Saint Benoît nous donne celui-ci : *saeculi actibus se facere alienum* : « Se rendre étrangers aux affaires du monde ». Vivons-nous ainsi ?

Ma propre vie monastique a été marquée par une adaptation ultérieure. Apparemment sans interruption, comme un air qui se module sur une autre tonalité, le discours du renouveau dans l'Ordre s'est mué en un discours de la précarité. Le terme de « précarité » a été notre mantra d'adaptation pendant un certain temps. Beaucoup l'ont reçu – telle était mon impression – comme un mot libérateur. Il légitimait l'aveu de l'inquiétude et de la fatigue après s'être longtemps réassuré mutuellement que tout allait de mieux en mieux. La « précarité », cependant, n'indique pas une direction à suivre. Elle décrit une étape du voyage. Le risque existe qu'au lieu de poursuivre le chemin, nous nous y arrêtons durablement, rangeant notre feuille de route dans le tiroir, tout en transformant nos noviciats en infirmeries.

Cette attitude conduit facilement à une quatrième adaptation que j'appellerais « adaptation au charme du sommeil ». Un jour, lors d'une visite canonique, je demandai à un moine âgé si le fait que des années se soient écoulées sans qu'un seul novice ne reste, ne l'inquiétait pas. Il me regarda avec étonnement, comme si la question que je lui posais était de toute évidence stupide, et me répondit : « Mais non ! C'est si beau et si calme ici, maintenant ; je peux me concentrer sur ma vie spirituelle ». Dans d'autres monastères où des perspectives de fermeture se profilaient, j'ai souvent entendu dire : « Tant pis, du moment que je peux mourir ici ! » Au début, cette réponse me touchait ; une expression, pensais-je, de l'amour cistercien pour un lieu ! Peu à peu pourtant, j'en suis venu à la considérer différemment. Cet état d'esprit, une fois généralisé, enferme le monastère sur lui-même. Le monastère devient ainsi un monument presque triomphant de l'extinction attendue, une sorte de mausolée anticipé qui témoigne ostensiblement de la gloire passée, mais qui n'incarne que la résignation.

On suppose souvent que ce qui met l'Église en porte-à-faux avec la société contemporaine est son enseignement moral. Beaucoup réclament un changement dans ce domaine. Indépendamment du mérite à considérer ce que pourrait être une réponse catholique à des problèmes particuliers, et peut-être à de nouveaux problèmes qui se posent dans le domaine éthique – ce que chaque époque est appelée à faire –, je considère que cette idée est fautive. Je ne pense pas que le principal *skandalon* soit éthique. Je pense qu'il est métaphysique. La sainteté de Dieu ! La splendeur de sa gloire manifestée dans le Christ à travers une condescendance infiniment gracieuse ! Ces réalités fondamentales qui étaient centrales pour les Fondateurs de Cîteaux, semblent étranges à une époque dont la perspective est totalement horizontale. Nous sommes les enfants de cette époque. Nous devons en être toujours conscients.

Concentrons notre regard un instant sur nos Fondateurs. Quelle était leur préoccupation ? En considérant la Règle de Saint Benoît, ils voyaient devant eux une norme sublime, exigeante et belle, qui leur permettrait de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, de commencer à acquérir la stature du Christ et de s'offrir à Dieu en un sacrifice qui lui plaise. Ils ne se sont pas laissés emporter par l'exubérance de la jeunesse « qui sait tout ». Etienne Harding avait presque quarante ans et était un homme d'une riche expérience. Il savait ce que c'était que de perdre le bon zèle et de le retrouver. Quant à Robert, il avait soixante et onze ans, un grand âge dans l'Europe du XI<sup>ème</sup> siècle. Il avait été le supérieur de trois communautés. Lui et son groupe étaient poussés par un besoin d'aller toujours plus haut, de donner toujours davantage, conscients de leur engagement solennel et de la douce promesse de Dieu, qui se réalise en proportion de notre générosité.

En revanche, qui de nos jours, accepte quoi que ce soit comme une norme absolue et contraignante ? Ce que Benoît XVI a appelé « la dictature du relativisme » a reconfiguré nos esprits, à la manière des dictatures. Nous ne nous conformons pas aux normes, nous conformons les normes à nous-mêmes. Au lieu de nous élever par un effort ardu vers des normes transcendantes, nous réduisons celles-ci à notre portée. Nous utilisons des mots séduisants pour décrire ce que nous faisons. Nous parlons d'être « raisonnables » et « matures », d'exercer la « liberté » et la « responsabilité », de rendre la vie plus « humaine ». Ces notions ont bien sûr quelque chose de valable. La conséquence directe, cependant, risque d'être une perte d'aspiration – et donc un manque d'attractivité. Au lieu de demeurer dans la vie monastique comme dans une réalité qui promet de nous élever, de nous transfigurer, nous risquons de planter nos tentes dans la plaine, d'y organiser la vie d'une manière confortable, trouvant dans le confort une ample compensation au rétrécissement de la perspective, à une baisse d'altitude.

Je ne cherche en rien à me faire moralisateur. Je ne manque pas non plus de compassion pour les communautés ou les personnes qui peuvent être fatiguées et découragées. Je sais ce que c'est que d'être fatigué et découragé ! La fatigue et le découragement ont renforcé ma conviction : c'est uniquement en remettant au centre de nos vies l'exigence de la perspective verticale, en ordonnant nos vies autour de cet axe théocentrique que nous connaissons un regain de vitalité. Nous devons détourner le regard de nous-mêmes, ne pas céder à la tentation de penser qu'un monastère existe pour le bien de sa communauté. Un monastère n'est pas une fin en soi. Il est appelé à être un signe de la beauté et de la vérité transcendantes de Dieu dans l'amour. « Regarder vers le haut, non vers le bas » est la sentence la plus courte des Pères du Désert. C'est un mot à retenir pour aujourd'hui.

A la lumière de ce mot, nous pouvons lire aussi des expériences de diminution. Un monastère est un abri pour un groupe de femmes ou d'hommes appelés à témoigner du Royaume de Dieu dans un lieu donné, à un moment donné, dans un but donné. Une communauté est une chose vivante, organique. Il est normalement dans la nature des formes de vie organique de naître, de s'épanouir, d'être fécondes et de mourir. Saint Benoît nous exhorte à « garder chaque jour la mort devant les yeux ». Ce rappel s'applique aussi bien à notre vie collective qu'à notre vie personnelle. Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur l'*Atlas de l'Ordre Cistercien* pour voir le grand nombre de sites sur lesquels la vie a prospéré pendant une saison puis a cessé. Notre conception des monastères comme des lieux où l'on peut vivre pour toujours est romantique. Notre patrie est au Ciel. Nous devons nous détacher de nos chers attachements, même lorsqu'ils représentent des valeurs spirituelles. Dans le « Dialogue des Carmélites » de Bernanos, la Première Prieure pose cette question : « A quoi bon pour une religieuse, être détachée de tout, si elle n'est pas détachée [...] de son propre détachement ? » Ce qui importe, c'est la vie divine infusée en nous, c'est le feu qui brûle en nos cœurs, pour qu'il soit transmis, en quelque lieu que ce soit, ancien ou nouveau, où le Seigneur veuille qu'il répande aujourd'hui sa chaude lumière.

Notre Ordre est né d'un cataclysme destructeur, dans une expérience d'exil. De la désolation, Dieu a fait naître une nouvelle fécondité. Comment ? En janvier, j'ai eu la joie de visiter l'abbaye de Gethsemani. Chaque jour, je m'arrêtais devant la croix des fondateurs, dans le cloître. Les premiers moines l'avaient apportée avec eux de Melleray. Elle porte cette inscription : « Vive Jésus, vive sa croix ! » C'est-à-dire : « Que Jésus vive en nous, par nous, ici en ce lieu ; que sa Croix se révèle ici source de vie ». C'était l'unique et indispensable bagage dont les fondateurs avaient besoin pour commencer la vie monastique dans ce qu'on appelait encore « le nouveau monde ».

Récemment, je suis tombé sur une lettre d'un autre moine parti vivre dans un monde riche d'une antique civilisation, mais qui était un monde nouveau à ses yeux. C'est depuis Arunachala, en Inde, que Dom Henri le Saux a écrit cette lettre à sa sœur Thérèse, en 1955. Il était immergé dans une culture sans aucun lien avec la tradition chrétienne. Il souhaitait connaître les héritiers de cette culture mais il vit que sa tâche principale se situerait à un niveau au-delà du dialogue. Il écrivit : « Il faudrait de saints moines chrétiens au milieu d'eux pour leur faire comprendre la sainteté du christianisme ». Il ajouta : « Si tu pries bien, j'obtiendrai peut-être du Seigneur d'être l'un de ceux-là ; car ici, c'est cela seul qu'il faut, et me demandent les hindous sincères : la sainteté. »

En tant que moine et maintenant évêque, je suis persuadé que ce même impératif nous est adressé. C'est le message que je souhaite vous transmettre. Le Seigneur laisse nos vies se dérouler dans un monde marqué par une incertitude et un doute extrêmes. Notre mission est de faire de nos vies un *sursum corda* incarné. Que Jésus vive en nous ! Que nous manifestions la force vivifiante de sa Croix ! Que l'exemple de nos pères nous inspire un amour profond pour l'observance de la Sainte Règle afin qu'à leur exemple, nous ayons – je cite – *un désir passionné de transmettre aux successeurs [notre] trésor de vertus, don du Ciel, pour le salut d'un grand nombre de personnes en attente.* (Exordium Parvum, 1, 16). Je prie pour les délibérations du Chapitre et vous assure de ma profonde estime et de ma fraternelle affection.

+fr. Erik Varden OCSO  
Evêque de Trondheim